

Suivez cet étudiant au sortir du cours. Observez-le, au moment où ayant échangé la dernière poignée de main avec le dernier camarade, il s'enfoncé dans une avenue, et tire son journal.

C'est avec cet interlocuteur, bon ou mauvais, qu'il va se rendre compte de la journée politique, littéraire, scientifique. Voici l'heure où il va se faire une opinion, sur les événements les plus graves et par suite, sur ses propres devoirs.

..

Disons-le tout de suite. Si la jeunesse des cours publics lit beaucoup les mauvaises feuilles, elle est moins susceptible que nos honnêtes bourgeois de province, de s'en laisser influencer. Sceptique et légère, elle ne veut que rire quelques minutes avec le *Figaro*, se divertir au récit de quelque scandale épicié ou de quelque procès célèbre, voir la dernière caricature politique, apprendre le résultat des dernières courses, et choisir son théâtre pour la soirée du lendemain.

Autant en emporte le vent.

..

Ce qui reste, c'est malheureusement, cette frivolité railleuse, ce caractère frondeur, qui rend l'étudiant détestable, toutes les fois qu'il n'est pas dangereux : c'est ce ton révolutionnaire, cette cranerie d'opposition, qui vont faire de cet adolescent, d'abord un mauvais électeur politique, puis, peut-être, un mauvais soldat.

Mais il faut ajouter alors, qu'il lit en plus la *République Française* de Gambetta, ou le *Rappel* de MM. Hugo, ou les creuses déclamations du *Corsaire*. Les auteurs sont, en Economie Sociale, Proudhon; en Histoire, Michelet; en Philosophie religieuse, Renan; en Physiologie, Littré; en Musique, Offenbach; en Critique littéraire, Sainte-Beuve. Les théâtres préférés sont ceux des Boulevards, et ses pièces de choix sont les plus agrémentées de nudités de décors et de scandales.

..

Il y a heureusement, et à Paris même, une autre jeunesse : celle qui trouve les bons journaux dans les cercles catholiques et qui s'occupe des patronages et de l'œuvre de St. Vincent-de-Paul : celle qui lit Ozanam et qui est assidue aux conférences de Notre-Dame.

Dans le nombre, des groupes se forment, en raison des préférences artistiques, scientifiques ou littéraires. On a sous la main les bons auteurs; on trouve accès aux musées et aux bibliothèques; on improvise de charmantes soirées, où le talent se révèle, où les aptitudes se dessinent, où la gloire elle-même, vient marquer au front ses élus.

..

La jeunesse de province, lit autant, peut-être plus que celle de Paris; mais il y a là aussi plus d'isolement, et partant moins d'avantages.

La classe si nombreuse des employés de bureau, ne lit guère que ses journaux. Un certain nombre pourtant, plus jaloux de leurs loisirs s'en prennent à ces ouvrages, singulièrement intéressants que nous appelons : *vulgarisateurs*. Ce sont les Sciences Naturelles, mises à la portée des profanes, illustrées de gravures et émaillées d'expériences faciles à saisir. Ces sortes de livres trouvent beaucoup de jeunes lecteurs, auxquels il faut rendre cette justice, qu'ils en sortent au moins un peu plus sérieux, sinon toujours plus savants.

..

L'archéologie si en faveur aujourd'hui rencontre aussi quelques fervents adeptes.

D'autres se plaisent aux récits militaires de la dernière guerre, si bien exposés par nos généraux malheureux : aux campagnes du premier Empire, si merveilleusement décrites par M. Thiers. Plusieurs se contentent des campagnes inoffensives des touristes, c'est à dire de leurs récits de voyage. Il font le tour du monde, assis sous leur tonnelle ou sur le pas de leur porte en été, ou les pieds, sur leurs chenets en hiver. Lectures d'un attrait puissant, qui ont le double avantage de dégoûter des romans, et d'initier aux plus fortifiantes émotions de la vie réelle.

..

Je voudrais bien pouvoir vous dire que les romans sont discrédités parmi nous. Mais je ne puis constater que l'indifférence d'un public blasé et la difficulté devenue plus grande, à cette époque enfiévrée et haletante de s'attarder à d'aussi interminables récits. Les affaires aussi bien que les plaisirs interdisent ces lectures à un bon nombre, surtout quant il s'agit des gros tomes d'Eugène Sue, et des in-quartos d'Alexandre Dumas.

..

Mais le feuilleton est là, qui empêche le roman de mourir. Dans le feuilleton le roman est servi à petite dose et distillé avec art. Aussi il pénètre partout. Votre concierge le trouve dans sa loge, après son café au lait du matin; l'employé de magasin le rencontre sur ses étoffes, l'ouvrier sur son enclume, le voyageur ennuyé dans son compartiment.

Triste pâture! bien faite pour énerver les tempéraments intellectuels! L'étudiant y compromet son futur examen de Droit ou de Médecine; le militaire y oublie sa théorie, et le pauvre lui-même, y laisse ses habitudes de labeur et de courage, non sans y contracter des goûts pernicieux.

..

Regardez à cette fenêtre élevée. Derrière ces quelques pots de fleurs, sous la cage, où siffle l'oiseau favori, la jeune ouvrière a laissé tomber son aiguille et l'étoffe a glissé de dessus ses genoux. Pourquoi? Pourquoi n'a-t-elle plus une pensée pour le réséda qui s'enroule, pour l'oiseau qui gazouille, pour la cloche qui tinte, pour le soleil qui descend? Pourquoi surtout n'a-t-elle plus de souci de cette tâche, si intéressante à finir au double point de vue de ceux qui attendent le salaire et de ceux qui attendent le travail confectionné?

..

Pourquoi? demandez-le à ce commissionnaire affairé, qui vient de lui jeter, pour un sou, une petite feuille encore humide? L'ouvrière lit son journal, non, son feuilleton. Elle s'oublie, dans la suite de ce récit malsain, qui l'a poursuivie d'étranges préoccupations depuis la veille, qui lui promet de mauvais rêves pour la nuit prochaine et un réveil pénible pour demain matin.

Sans doute, nous avons la censure, la commission de colportage, les avertissements des prêtres, les remontrances des grands parents... Mais que sont toutes ces précautions d'hygiène intellectuelle? que sont-elles contre le feuilleton? Ce qu'est la Quarantaine au choléra, la loi et le gendarme au voleur, la berge du fleuve aux inondations triomphantes. C'est à la jeunesse à se sauver elle-même, en fermant la bouche au poison: sans quoi elle fait à son esprit, le sort des suppliciés antiques: elle s'attache à un cadavre, et se laisse gouverner avec lui.

JEAN DESVILLES.

COMMENT LES ROIS DOIVENT SALUER ET COMMENT ON DOIT LES SALUER.

On lit dans une chronique intéressante du *Monde Illustré*: Le *Temps*, un journal doctrinaire et franchement républicain, a adressé à la population parisienne une mercuriale bien sentie et en excellents termes.

Il paraît que quelques individus oublient de saluer le shah ou affectent de garder leur chapeau quand il passe. Le *Temps* les réprimande, et il a raison; mais il y a pourtant une petite distinction à faire. Il ne s'agit pas de toujours gronder, il est bon de rappeler les bonnes règles d'éducation.

Il est des usages que les révolutions mettent à néant; il est bon de les exhumer quand ils deviennent nécessaires.

L'usage donc exige qu'on salue un roi ou un prince étranger. Ce roi ou ce prince représentant un peuple, nul ne peut être dispensé d'accomplir ce devoir. Mais il est bien entendu que ce salut ne devient un devoir que lorsque le souverain fait œuvre de représentation nationale.

Le shah passant une revue à Longchamp, c'est la Perse faisant commerce d'amitié avec la France.

Le shah aux Invalides, c'est l'Orient qui s'incline devant les vieux débris des gloires de l'Occident.

Le shah au Diorama ou au Cirque, c'est un monsieur qui se promène.

Ne pas saluer le shah à Longchamp ou aux Invalides, c'est un manque de déférence, un manque de courtoisie; le saluer au Diorama, c'est un manque de savoir-vivre.

Du temps où il y avait des rois en France, tout le monde savait cela.

La voiture du prince passait au grand galop, les stores fermés, les glaces couvertes de buée, on saluait, bien qu'on ne vit personne. Mais le roi était-il dans son jardin des Tuileries ou dans son parc de Versailles, avec son fils ou quelqu'un de sa maison, vêtu d'un costume ordinaire, on s'éloignait de quelques pas pour ne le point troubler en sa promenade; mais on ne le saluait pas.

On ne le saluait point, parce que l'étiquette le voulait ainsi. L'étiquette, ce mot fait sourire; il n'y a pourtant pas de quoi. L'étiquette était le code des gens polis, et presque toutes ses lois étaient basées sur le bon sens.

Le métier de roi est bien assez fâcheux sans l'aggraver encore par des misères inutiles.

Saluer un prince qui n'est pas dans l'exercice des grands pouvoirs est aussi incivil que d'adresser sans nécessité la parole à une personne de marque à qui l'on n'a pas été présenté.

Pendant la Restauration, on avait encore les traditions de la civilité et des usages du dernier siècle.

Charles X sortait beaucoup et affectionnait fort le jardin des Tuileries : il s'asseyait sur un banc, jamais sur une chaise : le banc était à lui, la chaise était à tous; ce tyran ne voulait, sous aucun prétexte, prendre le bien d'autrui.

"Le roi est là avec le Dauphin,—ou avec le duc des Cars,—ou avec tel ministre." Une de ces phrases partait du perron, et en une seconde elle faisait le tour du jardin. Personne ne bougeait; si poussée par la curiosité, une femme ou une personne qui n'avait jamais vu le roi, se hasardait dans l'allée où se promenait le souverain, elle avait soin de passer à distance et se gardait bien de saluer, tenant que c'était plus grande impolitesse de le déranger en le forçant de rendre le salut que de feindre de ne le point reconnaître ou de ne pas l'apercevoir.

Puis vint 1830. Le roi Louis-Philippe arrivait avec une toute autre politique que celle du droit divin. Il pensa non sans raison, qu'il deviendrait populaire en se faisant bourgeois, et, pour ce faire, il n'hésita pas à couvrir sa majesté d'une redingote à la propriétaire.

Tout s'enchaîne; le salut et la discrétion respectueuse se changèrent en poignées de mains.

—Bonjour, monsieur le roi, comment vous portez-vous?

Et le roi répondait en pressant toutes les mains prolétaires qui se tendaient vers lui.

—Bien mes bons amis, très-bien.

Et il causait avec Dubois, Durand ou Lefèvre, de pair à compagnon, s'informant de leur famille, et de leurs affaires et de leurs affections.

Pauvre roi! prince vertueux, comme il fut bien payé de tant de bonne grâce par ces bourgeois si fiers de lui toucher la main!

Je ne puis résister au désir de citer deux anecdotes oubliées aujourd'hui et qui firent la joie de ma jeunesse. Elles prouvent combien le roi Louis-Philippe était doué d'une bonté à toute épreuve, doublée d'une finesse extrême, d'autant plus remarquable qu'elle était accompagnée d'une bonhomie charmante.

Une députation de la garde nationale de Bordeaux vint féliciter le roi d'avoir échappé à l'attentat de Fieschi.

Le roi reçut ces Bordelais comme il aurait reçu les vrais Girondins.

Apercevant un citoyen en bonnet à poil, d'une fort belle prestance, il lui adressa la parole avec infiniment de bonté.

Le citoyen en bonnet à poil était marchand de vin, comme doit être tout Bordelais qui se respecte. Un rêve d'or traversa son cerveau, et, sans autre forme de procès, il se mit à faire l'article au roi.

—Oui, Sire, s'écria-t-il, je puis dire avec fierté qu'il n'y en a pas un dans Bordeaux capable de vous servir comme moi. J'achète directement du baron de Brane et de M. Aguado; pas une pièce, pas une bouteille qui ne sorte de chez moi sans porter ma marque. Vous goûterez, ça ne vous engage à rien; si ça vous convient, vous paierez quand vous voudrez, j'ai confiance en vous, moi.

Un autre Bordelais, aussi marchand de vin que le premier,

mais mieux élevé sans doute, comprenant l'inconvenance de son compatriote, voulut rompre les chiens, et, après avoir poussé le coude à son ami, il s'avança et, d'un air plein de grâce gasconne, la grâce la plus épanouie qui soit au monde, il demanda au roi:

—Eh! donc, Sire, n'aurons-nous pas le plaisir de déposer nos respects aux pieds de votre femme?

—Mon Dieu, non, répondit le roi en souriant; elle est obligée ce soir de garder la maison.

A quelque temps de là, nouvel attentat;—on tira sur le roi comme si la poudre n'eût rien coûté;—nouvelles députations, nouveaux gardes nationaux, nouveaux conseillers généraux et municipaux.

Parmi ces derniers, le président du conseil municipal d'un canton de l'Orne se fit remarquer par un discours assez proprement récité.

Le roi s'approche de l'orateur, le félicite à son tour, s'enquiert des besoins de sa commune et termine son compliment par ces mots:

—Nous désirons vous avoir à dîner mardi.

—Impossible, Sire, s'écria le provincial tout désolé. C'est impossible, j'ai arrêté ma place à la diligence et j'ai eu la bêtise de donner des arrhes.

—Eh bien! fit gaiement le roi, ce sera pour demain, à moins pourtant que vous ne soyez invité autre part.

Hélas! cette cordialité bourgeoise, qui, pour manquer de noblesse, n'en avait pas moins des côtés touchants, disparut bien vite.

Louis-Philippe, si clairvoyant, si fin, avait commis une faute politique énorme; à le voir si souvent et de si près, le peuple s'était aperçu qu'au demeurant le roi n'était qu'un homme.

En bas on ne croyait plus; en haut on se repentait d'avoir semé dans une terre aussi ingrate.

La noblesse boudait naturellement.

La haute bourgeoisie cultivait son bonheur; la petite entretenait ses rancunes.

Au milieu de tout cela, le roi sortait peu. De loin en loin, une grande voiture bleue, de grands laquais rouges, trente dragons commandés par un simple lieutenant, traversaient au grand trot les Champs-Élysées déserts. De rares curieux étrangers ou provinciaux quittaient les contre-allées pour voir le roi qui, d'un fort grand air, répondait à leurs saluts, mais sans affection et sans plaisir. Le petit-fils d'Henri IV était devenu philosophe, et il savait au juste ce que vaut l'humanité.

Parfois, pourtant, on apercevait un chapeau de femme, un ruban, un bout d'étoffe, et tout le monde courait respectueusement saluer la reine.

Il est vrai que si Marie-Amélie n'eût pas salué, on l'aurait saluée avec la même vénération, tant sa bonté et ses hautes vertus avaient touché les cœurs.

L'Empire survint après quatre ans de République. Sauf le comte de Morny, qui avait été élevé par une des femmes les plus remarquables de l'ancien régime, on n'entendait pas plus l'étiquette chez Napoléon III que l'art héraldique à la cour de Napoléon Ier.

Qui ne se souvient d'avoir vu l'impératrice Eugénie en calèche, sans escorte, succombant sous le poids des saluts à rendre à des badauds mal élevés qui troublaient sa promenade?

Il faut rendre cette justice à la plus belle des impératrices, sa patience et son courage ne se démentirent jamais. Jamais le même sourire bienveillant ne quitta ses lèvres.

L'empereur, lui, saluait automatiquement. Profitant des leçons du passé, il savait qu'en France on est d'autant plus grand qu'on est impénétrable.

Quelquefois, à cheval ou en phaéton, ils ne pouvaient échapper aux curieux. Cela paraissait l'ennuyer beaucoup; il répondait aux saluts qui jonchaient sa route, mais si l'on eût bien compté tous les indiscrets n'auraient pas eu leur part.

Seul, le prince impérial savait saluer; d'un geste, il rendait le salut à cent personnes; on voyait qu'il y avait été habitué tout jeune.

LE SHAH DE PERSE.

Aucun des actes de la vie intime d'un roi, et surtout d'un roi de Perse, ne peut s'accomplir simplement. Voyons le shah dans sa chambre à coucher. Chambre magnifiquement décorée, comme on peut penser. Mais la chose importante, c'est le lit. Il est élevé sur une estrade de deux marches recouvertes de velours grenat, et présente la forme de deux cornes d'abondance se réunissant par la base. Deux candélabres énormes sont placés à la tête et au pied, et un dais, composé de tentures de velours grenat également, et brodées d'or, le couronne. Un petit escabeau placé sur la seconde marche de l'estrade permet au shah d'enjamber le lit. C'est là qu'il repose, mais non pas comme vous et moi, fermant les yeux et autant que possible ne faisant qu'un somme, après avoir soufflé sa bougie. Le sommeil du shah est intermittent. De temps à autre son grand vizir, ou quelque autre dignitaire descend du premier étage pour lui communiquer une nouvelle; ou bien encore il se réveille pour manger une orange que s'empresse de lui présenter quelqueun des familiers qui passent la nuit dans sa chambre. Deux d'entre eux doivent constamment l'éventer avec la main lorsqu'il repose, et grimper sur le lit pour accomplir leur mission qu'ils n'interrompent que pendant que le shah reçoit une communication ou suce une orange. Il en mange ainsi cinq ou six chaque nuit. Il y en a toujours dans sa chambre une pleine corbeille posée sur une table d'ébène incrustée d'or, où se trouvent également une assiette de macarons, un verre d'eau, ses lunettes et quelques journaux que son médecin, le docteur Tholozan, lui lit tous les matins en venant prendre de ses nouvelles. Après quoi le shah procède à sa toilette, ou plutôt on procède à la toilette du shah. L'opération a lieu dans un boudoir entièrement tendu de satin bleu broché, et meublé d'une toilette avec deux cuvettes à l'anglaise, d'un grand divan et d'un fauteuil, canne et bois noir, très léger, profond, avec dossier plein. Il y a aussi le bain. Celui dont use le shah est l'ancien bain du duc de Morny, en marbre blanc, avec tapis de cordes. La baignoire, établie au milieu de la pièce, dont la seconde moitié est surélevée, a la forme d'une tourelle, ou plutôt d'une grande margelle de puits, que traversent deux cordes destinées à servir de points d'appui. Au-dessus il y a aussi un petit trapèze dont l'usage ne demande pas d'explications. Le shah prend son bain à une température très-élevée. Il y entre tête nue, habillé de mousseline blanche, causant avec une douzaine de ses familiers qui sont là pour le distraire, mais qui, n'étant le respect, riraient souvent jaune, j'imagine, vu la température élevée du lieu. Cependant l'appétit est venu et l'heure du déjeuner approche. Nasr-ed-Din est servi dans son salon particulier et mange seul. Les mets sont préparés à la française par un chef français; toutefois ce sont des cuisiniers